

LE MANEGE DESENCHANTE

Jacques Eglem

Hiver 1965 ou 1966, la ville rose est grise. Mes parents et moi accompagnons ma sœur qui se fait opérer à la clinique Saint-Michel. L'opération est délicate et l'attente est longue.

Pour tuer le temps, on décide d'entreprendre une promenade matinale. Dans la brume, nous parcourons les allées Jules Guesde, puis nous débouchons sur l'avenue François Verdier. C'est une large voie, allée et contre-allées rectilignes, flanquées d'immenses platanes alignés et dénudés, qui aboutit à un éléphantique Arc de Triomphe à la gloire des « soldats tombés pour la France ». Nous distinguons à peine son imposante silhouette grisâtre dissimulée par le brouillard qui ne veut pas se dissiper. Personne ne parle ; le bruit adouci des ronflements des moteurs berce notre marche lénifiante au travers de ce sinistre décor.

Au bout de l'allée...surprise ! Emergeant des vapeurs, tel un mirage grelotant, un improbable manège est installé, là ! Au milieu de rien : pas de fête, ni musique, ni flonflon... Une portion de rêve, une échappatoire à la vacuité du lieu et de l'instant.

Je cours et m'installe au volant d'une auto que l'on aurait dit sortie de quelques musées.

En attendant le départ, instant magique, qui devait briser l'angoissante monotonie, je vois mes parents et une vieille femme parlementer. De ma place, je ne perçois pas la conversation mais je comprends qu'il s'agit de la transaction (d'usage) avec la propriétaire de l'attraction.

Allez, vite ! Que la musique retentisse, que les lumières multicolores s'allument et clignotent ! Attention le manège va démarrer...Roulez jeunesses ! Attrapez le pompon !

Et là, c'est l'accablement : le manège a démarré tout doucement, sans musique, ni lumières, ni pompon. Que se passe-t-il ? Le cauchemar continue ? De mes yeux perdus, je cherche quel étrange mécanisme anime si péniblement et si lentement ce manège qui grince sinistrement. Je ne mets pas longtemps à comprendre : La vieille dame, courbée par les ans, habillée d'un épais manteau trop large qui cache sa maigreur, tourne à grand peine, une manivelle qui actionne le plateau du manège...

A chaque tour, je croise la vieille femme qui se plie, éreintée par ces mouvements qui paraissent si pénibles. Elle baisse le regard à mon passage... Honteuse (?) de dévoiler l'accablante réalité de son manège et de sa condition. Honteuse (?) d'avoir volé à un enfant les illusions, les rêves qui constituaient sa perception de l'existant. Honteuse (?) de lui offrir en échange l'implacable et funeste réalité qu'il cherchait, instinctivement, à repousser.

Je me sens envahi par une infinie tristesse mêlée de compassion pour cette malheureuse femme. Je n'ai plus qu'une idée en tête à présent : que ce tour de manège s'achève et puis ... fuir !

La connaissance que nous avons de l'existence (des existants) est propre à notre conscience. De sorte que l'existence n'est pas réalité. Elle est le mirage que l'on construit (avec les artifices : musique, flonflons et lumières clignotantes).

Ne sommes, tous, pas condamnés à descendre du manège et fuir ? Fuir la situation dans laquelle on se trouve de peur d'en découvrir les sordides mécanismes. Fuir perpétuellement à la recherche d'un nouvel état de plaisir.

J.EGLEM

06/07/2014